

Un combat avec le vide *Renâitre orphelin*

Au détour d'une page – publiée il y a quelques années – j'évoquais une enfance emmurée dans le silence d'une mort, celle de ma mère. J'avouais une prison douloureuse et ma lutte continue pour en sortir. Ces deux lignes entendaient justifier mon engagement en faveur de la minorité orpheline de France. S'il me fallait à nouveau rédiger une telle introduction, j'irai au-delà du symbole de la prison. La métaphore de la réclusion – même portée à la perpétuité de sa peine – se révèle trop douce pour exprimer les véritables effets de ce décès sur ma famille et ses répercussions sur ma vie entière. Des effets que partagent d'ailleurs de nombreux orphelins ainsi frappés très jeunes.

Dans la nuit du 28 février 1974, une femme s'éteignait, au seuil de ses 34 ans. L'attaque fulgurante d'un cancer du sein l'avait condamnée à neuf mois de souffrances, sans rémission possible ni aucun sursis. À son chevet, elle laissait une mère épuisée de veiller son unique enfant. En dehors des murs de l'hôpital, elle « désertait » cinq années de mariage et abandonnait une petite fille, âgée de deux ans et huit mois. *Comment vous faire ressentir ce qui dévasta mes jeunes années ?* Peut-être en convoquant l'image d'une implosion, les décombres des vies qu'elle engouffre, la chute brutale au cœur du vide ... Oui, finalement un effondrement intérieur s'approche de la violence subie. J'en reviens à la prison, j'en reviens à son silence lugubre. Le décès de maman a figé le temps et nous a emmuré dans les profondeurs du chagrin. Cet espace confiné entre vie et mort, n'est-ce pas un tombeau pour les survivants ?

Je grandis, malgré tout, sagement paraît-il, très attentive à mériter l'amour des miens. Bien sûr, notre quotidien manquait d'air, de lumière et d'une certaine chaleur. Un froid tenace s'installa en moi. Quant aux papillons de la gaieté, ils volaient trop haut pour nous. Les anniversaires se fêtaient tristement et Noël passait, plus morose encore. Chez les autres enfants, tout semblait vraiment différent. Sans doute est-ce pour apaiser ces sensations glacées que, dès le printemps, je traque avec envie le moindre rayon de soleil pour m'y blottir avec joie ! Sans doute est-ce pour cela que, à l'aube de mes vingt ans, je me réfugiais dans les bras amoureux d'un jeune homme, rapidement devenu mon mari ...

Avec notre mariage, se posa un beau et terrible défi : la maternité. Malgré un diagnostic de stérilité féminine, nous avons désiré avec force nos enfants. Soudés à cette volonté, nous avons suivi les étapes de la médecine moderne. Après six ans de traitements, d'hospitalisations et d'angoisses, un fils puis une fille sont nés. J'aurais dû être heureuse, enfin comblée. Deux petites voix m'appelaient « *Maman* » et je pouvais m'occuper d'eux à plein temps, en travaillant à domicile.

Pourtant, une sombre tache se développait en moi. Non pas celle d'un cancer physique, mais celle d'une lourde tumeur morale : je devenais mère sans ma mère, sans aucune mémoire de ce qu'elle avait été. Je devais nourrir deux jeunes vies en affrontant le vide laissé par la mort et le manque d'une éternelle absente. Je pris lors conscience de mes carences profondes et des souffrances psychiques qui me bloquaient. Ce fut l'effet « *boomerang* » : ce que je croyais avoir rejeté au loin, en fondant une famille, revenait m'assommer avec une force décuplée. À trente ans passés, je devais affronter le drame de mon enfance. Je devais entamer la lutte vers une possible libération. Ce fut dans les premiers temps de ce cheminement intérieur que j'en vins à travailler sur les orphelins de France.

« *Orphelin* », mot étrange que je n'avais jamais associé à mon cas. Comment y aurais-je pensé ? Enfant, personne ne me qualifiait ainsi. Juste une phrase présentait ma situation « *Elle a perdu sa mère* ». Reconnaissez que la langue française présente des nuances trompeuses. Avais-je égaré maman, peut-être oublié par mégarde ou méchamment écarté de ma vie ? Un mystère inconnu me l'avait-il volée ? En étais-je définitivement privée ? Ne me rendait-on pas (un peu) responsable de cette perte ? Est-ce pour cela que j'avais tardivement appris sa disparition sans retour, sa mort ?

Quoiqu'il en soit, mon esprit cherchait sans cesse. Cela devenait même une seconde nature, d'où mon orientation professionnelle. Rédacteur, je visais les mots justes. Documentaliste, je pistais les écrits pertinents. Je vivais ainsi en mode questions/réponses, curieuse de tout, avide de lectures et de connaissances.

Portée par ces motivations, je m'intéressais évidemment à ce qui plaisait à mes enfants. Un été, perdue dans les landes de Mont-de-Marsan et malheureusement sous la pluie, je commençais Harry Potter. Dès le premier tome – et surtout le « miroir du riséd » – le mot « orphelin » s'imposa. Je trouvais de nombreuses similitudes à nos réactions, Harry et moi, malgré la distance entre le papier et la réalité, le fantastique et le réel. Commença alors un cycle de lectures sur les aventures orphelines, et il s'en publie en abondance. Tant d'orphelins dans la Littérature interpelle. Je voulais en connaître les raisons. Nos sociétés occidentales comptaient-elles autant de jeunes héros, privés d'un parent ? Quatre années de Géographie humaine à l'Université m'avaient pourtant appris le recul de la mortalité adulte, notamment chez les femmes ...

Mes recherches documentaires épiluchaient les rayonnages et les moteurs de recherche. Peu d'éléments en ressortaient. Il fallait piocher les informations et se contenter d'estimations puisque les dernières statistiques françaises dataient de ... 1947. Ensuite ? Rien ! Existaient-ils encore des orphelins en France ou même en Europe ? Oui, mais ils appartenaient aux minorités invisibles, celles dont la société préfère ignorer la présence.

Je passais cinq années à récolter des miettes. Malgré tout, les renseignements s'accumulaient, mes notes remplissaient les pages et mes dossiers s'étoffaient. L'image de familles, rendues vulnérables par un décès précoce, apparaissait peu à peu. Elles ne souffraient pas des seules conséquences affectives. Elles affrontaient des difficultés sociales et financières, générées par la disparition même d'un pilier du jeune ménage, un père dans trois cas sur quatre. L'idée d'un site internet prit alors forme avant que le projet d'une étude manuscrite ne trouva son plan. De fil en aiguille, un travail de fourmi rassembla suffisamment de matière pour intéresser un éditeur lyonnais. J'écrivis donc un essai, qualifié de psychosocio-économique – c'est-à-dire le plus complet possible – sur les enfants et les adolescents endeuillés d'un père ou d'une mère, en France, à l'aube des années 2010.

Quelques mois plus tard, j'apportais ma contribution à une étude collective sur le destin orphelin, dirigée par une psychologue spécialiste du deuil et publiée par une grande maison d'édition parisienne. La somme de ce travail écrit ouvrit la porte à de nombreuses rencontres. Moi qui avais grandi sans frère ni sœur, allais-je recomposer une fratrie ou tout au moins une communauté affective ? Toutefois, cet élan qui me poussait à rencontrer d'autres orphelins ne portait guère ses fruits. Je côtoyais quelques jeunes veufs et beaucoup de veuves dites « précoces ». Certaines n'avaient pas trente ans. J'écoutais leur histoire d'amour inachevée, leur révolte face à une injustice de la vie, leur galère au quotidien pour parvenir à « joindre les deux bouts » seule, dramatiquement seule. Je voyais leurs orphelins évoluer sur la toile de fond de leurs paroles. Mais ces enfants restaient « virtuels », protégés par une mère soucieuse d'épargner de nouveaux traumatismes. J'écrivais des articles sur l'orphelinage et enregistrais quelques passages radiophoniques. Je dénonçais inlassablement une minorité invisible, délaissée par les pouvoirs publics, sans véritable représentation nationale. Je participais à une commission chargée d'améliorer la vie des orphelins dans notre société. Je continuais avec l'éditeur lyonnais une réflexion sur l'enfant et la mort, afin de mieux cerner la rencontre précoce de l'orphelin avec la fatalité. J'assistais à de nombreuses réunions, séminaires et autres colloques centrés sur le thème orphelin. Je rencontrais quelques personnalités impliquées dans le sujet. Mais au cœur de toute cette effervescence, je ne côtoyais pratiquement aucun orphelin, de chair et d'âme, qu'il soit enfant, adolescent ou même adulte. Je devais me contenter de quelques mails échangés de-ci, de-là, toujours emprunts de douleur. Cependant, ces échanges restaient fugaces et sans lendemain.

De nouveau, je bataillais avec le vide. Rien de concret ne se formait vraiment. Un questionnaire sur les relations orphelin/école, rédigé pour la commission, avait été diffusé au niveau national. Pourtant les réponses se comptaient sur les doigts de nos mains. Mon ouvrage se vendait au compte-goutte. Un reportage tourné pour le JT de TF1 retombait dans les oubliettes, refusé par la rédaction soucieuse de ne pas affliger les familles françaises à 20h. À quoi servait tant d'agitation ? Pourquoi ma révolte ne donnait-

elle rien ? J'étais tenaillée de crises d'angoisse dès que je travaillais sur le manuscrit de l'enfant face à la mort. Je le surnommait le coffre maudit, comme celui des contes qui renferme tant de terreurs. Je finis par en rabattre le couvercle et par délaissé le projet. Non décidément, ma tumeur morale ne désenflait pas.

Et puis un jour, on me demanda de participer à un atelier de paroles destiné à de jeunes enfants, récemment orphelins. Il s'agissait simplement de faciliter l'accueil des familles par la psychologue. Je refusais, paniquée à l'idée de voir entrer une petite fille dont la mère venait de « partir ». Ce fut le premier pas de ma fuite. En quelques mois, je lâchais presque toutes mes activités. Je me recroquevillais sur ma famille, dans les bras d'un époux toujours patient. Je maigrissais à vue d'œil. Un soir, ma fille éclata en sanglots, en me serrant très fort : « *Maman, dis, tu vas pas mourir ?* ». Dans ses larmes, le reflet d'un corps squelettique, triste et glacé m'effraya. Avais-je rejoint le tombeau de mon enfance ? M'avait-il vraiment quitté ? Allais-je y enfermer ma petite famille ? Non ! Ils méritaient un autre destin, celui des papillons multicolores. Il fallait se sauver, les protéger, leur épargner le vide, enfin vivre ...

Aujourd'hui, j'ai refermé le livre sur les orphelins de France. Mais j'ai trouvé l'écriture et la joie de m'abreuver à sa source. La vie repart avec de nouvelles motivations. Mais elle repart plus sereine et plus sage car j'ai calmé mon inlassable quête. Ai-je atteint la maturité de l'absence, celle qui ne vit plus dans l'espoir de retrouver le défunt ? Peut-être. Cependant, cela ne résout pas tout. Désormais, je comprends pourquoi les orphelins ne se dévoilent pas. Partage-t-on une lutte intérieure, un singulier combat autour d'un manque, autour du vide, un combat pour la vie ?